



**HAL**  
open science

# Un voyageur témoin de manœuvres militaires dans le Fayoum (IIIe-IVe/IXe-Xe siècle)

Mathieu Tillier, Vanthieghem Naïm

## ► To cite this version:

Mathieu Tillier, Vanthieghem Naïm. Un voyageur témoin de manœuvres militaires dans le Fayoum (IIIe-IVe/IXe-Xe siècle. *Chronique d’Egypte; bulletin periodique de la Fondation egyptologique reine Elisabeth*, 2020, 95, pp.347-367. 10.1484/J.CDE.5.124771 . halshs-03214276

**HAL Id: halshs-03214276**

**<https://shs.hal.science/halshs-03214276>**

Submitted on 3 May 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Un voyageur témoin de manœuvres militaires dans le Fayoum (III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle)

Les lettres privées arabes constituent une documentation unique qui renseigne sur de nombreux aspects de la vie économique et sociale de l'Égypte médiévale <sup>(1)</sup>, mais permet aussi de s'immiscer dans la vie quotidienne des individus et de connaître leurs peines, leurs joies, leurs craintes et leurs aspirations <sup>(2)</sup>. Ces missives, qui ne comportent pour ainsi dire jamais de date – à la différence des documents administratifs –, contiennent rarement des références explicites à des événements politiques dont les sources littéraires conservent le souvenir et ne sont donc que difficilement datables. Il est néanmoins quelques rares exceptions. Ainsi la lettre *P. Ryl. Arab. I, I 5* mentionne-t-elle la nomination et l'arrivée à Fustāṭ de Ḥuway b. Ḥuwayy comme gouverneur, dont on sait qu'il entra en fonction le 3 *ramadān* 181/27 octobre 797 <sup>(3)</sup>. De même, la lettre *P. Philad. Arab. I 75* fait-elle allusion à une campagne menée, sur ordre du calife, par le gouverneur en personne pour mettre fin à des troubles qui secouaient Damiette et al-Maḥalla. En se fondant sur le *terminus ante quem* du 1<sup>er</sup> *bašans* 241/18 mai 856 qu'offre le reçu de taxe écrit au dos du document, G. Levi Della Vida propose de voir dans l'origine de ces troubles une attaque byzantine qui eut lieu, d'après les sources arabes et grecques, à Damiette autour du 22 mai 853 <sup>(4)</sup>. On rappellera enfin une missive, expédiée depuis Damas par un marchand de Fustāṭ, qui relate une attaque des Qarmates en *rabī'* I 290/février 903 <sup>(5)</sup>.

La lettre que nous éditons ici, bien que plus anecdotique que celles que nous venons de mentionner, livre elle aussi des indices concernant le contexte politique de sa composition <sup>(6)</sup>.

(\*) Nous remercions MM. Lahcen Daaif, Yossef Rapoport et Motia Zouihal pour leur relecture attentive d'une version précédente de cet article et pour leurs précieux commentaires.

(1) Sur les lettres arabes, voir l'étude fondamentale de E. M. GROB, *Documentary Arabic Private and Business Letters on Papyrus: Form and Function, Content and Context* (Berlin : De Gruyter, 2010).

(2) Sur les émotions dans les lettres, voir en particulier Kh. YOUNES, *Joy and sorrow in Early Muslim Egypt. Arabic Papyrus Letters: Text and Content* (Leyde, 2013) [thèse de doctorat inédite accessible en ligne à l'URL <<https://openaccess.leidenuniv.nl/handle/1887/21541>>].

(3) Sur cette lettre, voir la réédition de Kh. YOUNES, « New Governors Identified in Arabic Papyri », dans A. DELATTRE, M. LEGENDRE & P. M. SIJPESTEIJN (éd.), *Authority and Control in the Countryside: From Antiquity to Islam in the Mediterranean and Near East (6th-10th Century)* (Leyde : Brill, 2018), pp. 13-43, en part. pp. 24-29.

(4) G. LEVI DELLA VIDA, « A Papyrus Reference to the Damietta Raid of 853 A.D. », *Byzantion* 17 (1944-1945), pp. 211-221. Sur ce document, voir la note publiée dans N. VANTHIEGHEM, « Papyrologica X », n° 111, *CdÉ* 95 (2020), p. 188.

(5) D. SOURDEL, J. SOURDEL-THOMINE & J.-M. MOUTON, « Une attaque de Damas par les Qarmates au x<sup>e</sup> siècle d'après la lettre d'un marchand », *Archiv für Papyrusforschung* 56 (2010), pp. 64-76.

(6) La lettre a été décrite sommairement par G. Khan dans son *Catalogue of the Arabic Papyri in the Michaelides Collection* accessible via l'URL <<https://www.lib.cam.ac.uk/collections/departments/near-and-middle-eastern-department/online-manuscript-catalogues/catalogue>>. G. Khan notait à propos de P. Cambr. UL Inv. Michael.

La missive est envoyée depuis le Fayoum par un certain ʿImrān b. Ibrāhīm à Dāʿūd b. Ibrāhīm (cf. l’adresse) – qui n’est probablement pas son frère –, manifestement resté à Fustāṭ où la lettre a dû être mise au jour au même titre que d’autres papyrus de la collection Michaeli-dès<sup>(7)</sup>. Il y rapporte, sans entrer dans les détails, avoir vogué cinq jours en remontant le Nil depuis Fustāṭ pour atteindre le Fayoum (l. 5), en passant vraisemblablement par al-Lāhūn. De là, il a gagné le village de Mahīmsī (l. 12), situé à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de cette ville, en descendant sans doute le canal Tanabṭawayh. Il s’y est installé chez un certain Hāšim, à qui il a remis la lettre d’un dénommé Abū Bakr (ll. 6-7). Dès le lendemain de son arrivée, ʿImrān note la présence de l’armée (l. 6) et voit surgir trente cavaliers qui s’installent plusieurs jours chez son hôte (ll. 8-10). Hāšim doit répondre à la lettre d’Abū Bakr mais tarde à le faire (l. 10), tant il est pris par ses occupations qui le mènent entre autres au *dīwān* (ll. 11-12), sans doute à Madīnat al-Fayyūm. L’auteur espère néanmoins pouvoir joindre à sa lettre la réponse tant attendue (ll. 12-14). Le Fayoum est manifestement bouclé et sa population maintenue sous contrôle par des soldats si bien que plus personne ni aucun courrier ne peut ni entrer ni sortir de l’oasis pour se rendre à Fustāṭ (l. 18). On apprend en outre que, ses eaux étant trop basses, le canal du Fayoum n’est plus praticable pour les barques qui veulent l’emprunter (ll. 19-20). Avant les salutations d’usage (ll. 21-23), ʿImrān se plaint de l’année en cours et en appelle aux faveurs de Dieu pour que la situation s’améliore (l. 20).

Dans cet article, nous offrons une édition de cette lettre, puis nous intéressons aux personnages mentionnés, au motif de la présence de ʿImrān b. Ibrāhīm au Fayoum et aux conditions de voyage entre Fustāṭ et le Fayoum, avant de nous attarder sur les événements militaires qui y sont évoqués. Il apparaîtra que cette lettre, peut-être écrite pendant la première tentative d’invasion de l’Égypte par les Fatimides en 302/914-915, dévoile l’enjeu stratégique que représentait le contrôle du Fayoum ainsi qu’une des tactiques mises en œuvre par l’armée régulière pour préserver l’approvisionnement en grain de Fustāṭ.

## ÉDITION

Papyrus de couleur beige dont toutes les marges sont conservées. Le coupon semble avoir été précisément taillé au niveau des *kollēseis* dans le sens de la longueur du rouleau, puis coupé en deux dans le sens de la hauteur<sup>(8)</sup>. Le texte comporte vingt-trois lignes – auxquelles il faut ajouter une ligne d’adresse au verso –, tracées à l’encre noire dans une cursive ample et élégante, qui remonte au III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle ou au début du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, le *terminus ante quem* étant les années 930, moment auquel le papyrus disparaît au profit du papier<sup>(9)</sup>. On pourra comparer l’écriture de notre texte à celles de *P. Hamb. Arab. I 2* (Edfou, *dū l-ḥiḡḡa*

A 1137: « Recto: Text opens after basmala: حفظك الله و كلاك و عاك. The writer states that he has undertaken a boat trip from Fustāṭ to al-Fayyūm, which took him five days. Closes with the conveyance of greetings to various people and blessings. Verso: Address of the letter on the recto: الى داود بن ابراهيم من عمران بن ابراهيم ».

(7) Sur ce point, voir M. TILLIER & N. VANTHIEGHEM, « Un registre carcéral de la Fustāṭ abbasside », *Islamic Law and Society* 25 (2018), pp. 319-358, en part. p. 322, n. 7.

(8) Cet usage s’observe aussi dans les lettres du gouverneur Qurra b. Šarīk qui mesurent en largeur entre 20 et 21,5 cm comme notre lettre. Cet élément suggère que l’auteur était peut-être familier des pratiques de chancellerie.

(9) Sur l’apparition du papier, voir en dernier lieu M. RUSTOW, *The Lost Archive. Traces of a Caliphate in a Cairo Synagogue* (Princeton : Princeton University Press, 2020), pp. 113-138.

295/septembre 908 et de *P. Vanthieghem Location 1* (al-Ušmūnayn, *dū l-ḥiḡḡa* 298/août 911). Le *rasm* est pourvu de quelques rares points diacritiques ; les doubles points sont parfois disposés verticalement, suivant l'usage ancien, et non à l'horizontale. On notera enfin que la mise en page est particulièrement soignée et que l'auteur de la missive a pris la peine de signaler chaque nouveau paragraphe en étirant la première lettre du mot qui le commence (ll. 1, 2, 4 et 23) <sup>(10)</sup>. Le document portait le numéro 206 dans l'inventaire de l'ancienne collection Michaelidès.

P. Cambr. UL Inv. Michael. A 1337  
33 × 20,5 cm (FIGG. 1-2)

Fuṣṭāṭ (?)  
III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle

↓ بسم الله الرحمن الرحيم  
حفظك الله وكلاك ورعاك  
وحفظ لك من ذبيك ما استرعاك وجعلني فداك  
اعلمك ابقاك الله اني حيث خرجت من الفسطاط  
5 اقامت في البحر خمسة ايام وقد سلم الله قدمي الفيوم  
فليلة دخلت الفيوم قدم الجند من غد فقلد كنت دفعت  
كتاب ابي بكر جعلت فداه الى هاشم فقراه وفهم ما كتب اليه  
فيه فلم يرد علي قليل ولا كثير فلما اصبحنا قدم الجند ونزل  
عليه ثلثين فارس فاثروا الرجل واقاموا ايام الى قبل ان كتبت  
10 اليك باربع ف... ما جواب كتابي بقضا ما فيه فقال  
نعم انا اكتب لك والرجل مشغول يركب بكرة الى الديوان  
فلا يرجع الى مهيمسي فانا اتنجز لجواب ال[ابي بكر]بعث به مع كتابي  
هذا ان شا الله وانما كتبت هذا الكتاب قبل تنجز الجواب  
وكان وعدني بجواب كتابك لابعث به مع هذا وقد احسد<ن؟> الرجل  
15 تولى وتحري حفظكم في وقد رايتهم مجبور في الهجير وسيكتب  
اليك فيه بما ستعلمه ولم اعلم فيه غايته؟ الى ان كتبت اليك  
والرجل لي حافظ مكرم جزى خيرا ولم يمنعني من الكتاب من اول ما  
قدمت [1] لا ان العساكر اشغلت اهل الفيوم فلا احدا يقدم  
ولا يخرج الى الفسطاط وليس في خليج الفيوم ما فليس يدخل  
20 قارب ولا يخرج نسل الله خير هذه السنة فانها صعبة  
اخص نفسك بالسلم واقرا ابا حفص حفظه الله واما ايوب سليمان  
وجميع من احببت من اصحابنا السلم كثيرا  
حفظك الله وعافاك وابقاك وامتع بك

VERSO

الى داود بن ابراهيم من عمران بن ابراهيم

تولى تحرى 15 pap. بركب 11 pap. باربع كتابي 10 pap. الحند 8 pap. دفعت 6 pap. فدمت ايام اامت 4 pap. استرعاك 3  
اليك 16 wa-sayaktubu l ilay-ka bi-mā sata'lamu-hu corr. ex wa-sayaktubu l ilay-hi bi-mā saya'lamu-hu pap. 15-16  
ستعلمه pap.

(10) Sur cette pratique, voir E. M. GROB, *Documentary Arabic Private and Business Letters*, p. 188.



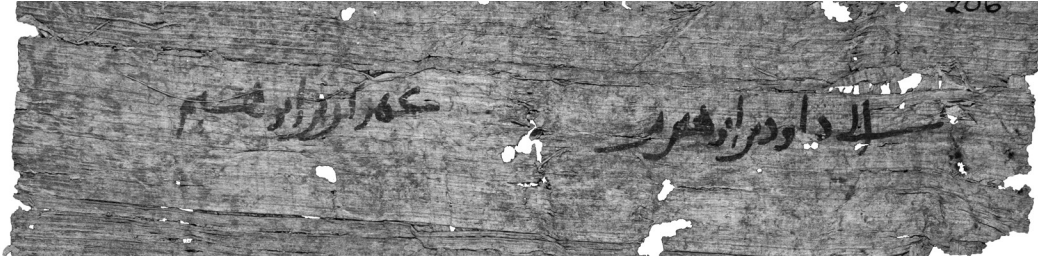


FIG. 2. — P. Cambr. UL Inv. Michael. A 1337 verso (détail) (© Cambridge University Library)

« <sup>1</sup> Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux.

<sup>2</sup> Que Dieu te protège, veille sur toi et te garde ! <sup>3</sup> Qu'Il protège du loup qui sommeille en toi ce qu'Il a confié à ta garde et puissé-je te servir de rançon !

<sup>4</sup> Je t'informe – que Dieu prolonge ton existence ! – qu'après avoir quitté Fustāt, <sup>5</sup> j'ai passé cinq jours sur le Nil et suis parvenu au Fayoum sain et sauf, grâce à Dieu. <sup>6</sup> Le lendemain de la nuit où je suis entré au Fayoum, l'armée est arrivée. J'avais déjà remis <sup>7</sup> la lettre d'Abū Bakr – puissé-je lui servir de rançon ! – à Hāšim, qui l'avait lue et en avait compris le contenu <sup>8</sup> sans toutefois m'avoir rien répondu, peu ou prou. Et lorsque nous nous sommes réveillés, l'armée est arrivée et <sup>9</sup> trente cavaliers se sont installés chez lui. Ils ont choisi [de loger chez] l'homme et sont restés plusieurs jours, <sup>10</sup> jusqu'à quatre jours avant que je ne t'écrive. [Je lui ai alors réclamé] la réponse à la lettre que je lui ai remise, dans laquelle il mentionnerait avoir effectué ce qui y est demandé, et il a répondu : <sup>11</sup> “Oui, je l'écris pour toi !” L'homme est occupé, il se rend demain à cheval au *dīwān* <sup>12</sup> et ne reviendra pas à Mahīmsī. Je le presse cependant d'écrire une réponse que j'enverrai avec ma lettre <sup>13</sup> que voici, si Dieu le veut. Je t'écris cette lettre avant que la réponse ne soit prête, <sup>14</sup> bien qu'il m'ait promis une réponse à ta lettre pour que je la joigne à celle que voici. Mais l'homme s'est montré bienveillant. <sup>15</sup> Il a pris à son compte, avec grand soin, la protection que vous m'accordez, et j'ai pu constater quelle endurance il avait au plus fort de la chaleur ! Il t'écrira <sup>16</sup> à ce propos ce dont tu prendras connaissance et dont j'ignorais la finalité jusqu'à ce que je t'écrive. <sup>17</sup> L'homme se montre protecteur à mon égard et généreux – qu'il en soit récompensé ! – et il ne m'a pas empêché d'écrire depuis <sup>18</sup> mon arrivée. Cependant les soldats ont bien occupé les gens du Fayoum et personne n'arrive <sup>19</sup> ni ne part plus pour Fustāt. En outre, il n'y a plus d'eau dans le canal du Fayoum et <sup>20</sup> plus aucun bateau n'entre ni ne sort. Nous demandons à Dieu de rendre cette année meilleure, car elle est pénible ! <sup>21</sup> Accorde-toi des salutations et salue bien de ma part Abū Ḥafṣ – que Dieu le protège ! –, Abū Ayyūb Sulaymān <sup>22</sup> et tous ceux de nos compagnons que j'aime.

<sup>23</sup> Que Dieu te protège, te garde en bonne santé, prolonge ton existence et [nous] permette de jouir de ta présence ! »

Adresse :

« À l'attention de Dā'ūd b. Ibrāhīm, de la part de 'Imrān b. Ibrāhīm »

- 2 *wa-kala'a-ka wa-ra'ā-ka* Le verbe *kala'a*, très littéraire, signifie « veiller sur quelqu'un et le préserver du mal » et est employé à propos de Dieu (A. de B. KAZIMIRSKI, *Dictionnaire arabe-français* [Paris : Maisonneuve, 1860], II, p. 919). Le verbe *ra'ā* relève quant à lui du champ lexical de la guidance pastorale : l'auteur de la lettre demande donc à Dieu de « garder » le destinataire comme le berger garde ses moutons.

- 4 *wa-ḥafīza la-ka min dī'bi-ka mā star'ā-ka* Littéralement, l'éloge signifie « qu'Il protège pour toi de ton loup ce qu'Il a confié à ta garde ». L'auteur de la lettre file ici la métaphore pastorale en faisant référence au proverbe *man istar'ā l-dī'b ẓalama* (« quiconque confie son troupeau à la garde du loup est inique ») (voir ABŪ 'UBAYD AL-QĀSIM B. SALLĀM, *Kitāb al-amṭāl*, éd. 'Abd al-Mağīd Qaṭāmiš [Damas : Dār al-Ma'mūn li-l-turāt, 1980], p. 294 ; AL-ĠĀḤIẒ, *Kitāb al-ḥayawān*, éd. 'A. MUḤAMMAD HĀRŪN [Le Caire : Maktabat Muṣṭafā l-Bābī l-Ḥalabī, 1938-45], IV, p. 150 ; ABŪ HILĀL AL-'ASKARĪ, *Ġamharat al-amṭāl*, éd. A.-S. 'ABD AL-SALĀM [Beyrouth : Dār al-kutub al-'ilmiyya, 1988], II, p. 214 ; AL-DĀRIMĪ, *Ḥayāt al-ḥayawān al-kubrā*, éd. I. ṢALĪḤ [Damas : Dār al-bašā'ir, 2005], II, p. 442). L'auteur invite ainsi son correspondant, qui occupe une fonction lui donnant autorité sur autrui, à se méfier de lui-même et à ne point succomber à la tentation d'abuser de son pouvoir.
- 4 *innī ḥaytu ḥarağtu* L'adverbe relatif *ḥaytu* a en principe un sens locatif en arabe. Il peut cependant prendre un sens temporel similaire à la conjonction *ḥīn* ; cf. E. W. LANE, *An Arabic-English Lexicon* (Londres : Williams and Norgate, 1863-1893), I, p. 683c.
- 6 *fa-ḡad kuntu dafa'tu* L'auteur de la lettre semble avoir écrit dans un premier temps *ḡad kuntu dafa'tu*, avant de réaliser qu'il avait omis une particule marquant la transition entre cette nouvelle idée et la narration de l'arrivée de l'armée au Fayoum. Il a alors transformé le *qāf* initial en *fa-* et ajouté, assez maladroitement, un *qāf* devant le *dāl*.
- 9-10 *ilā qabl an katabtu | ilay-ka bi-arba'* L'accord du numéral au masculin montre que le mot sous-entendu est *layālin* et qu'il faudrait en réalité traduire littéralement « jusqu'à quatre nuits avant que je ne t'écrive ».
- 10 *fa-... ḡawāb kitābī* On attend ici une formule qui suscite la réponse de Hāšim à l'auteur de la lettre. L'expéditeur a dû recourir ici à un verbe de demande, par exemple *sa'ala* ou encore *ṭalaba*, mais nous ne parvenons à tirer des quelques traces subsistant le moindre indice qui irait dans ce sens. Alternativement, on pourrait aussi imaginer qu'après la coordination *fa-* figurait le verbe *qultu* (« je lui ai dit »).
- 11 *yarkabu bukra ilā l-dīwān* Le verbe *rakiba*, *yarkabu*, peut signifier à la fois « se déplacer sur une monture » et « embarquer, naviguer ». Le moyen de locomotion de Hāšim n'est donc pas clair. Il se pourrait qu'il se rende au *dīwān* de Madīnat al-Fayyūm en barque, en remontant le canal Tanabṭawayh. Toutefois, dans la mesure où l'auteur explique plus loin que le niveau des eaux est très bas dans le canal du Fayoum, nous privilégions l'hypothèse qu'il s'y rend à cheval. Selon al-Nābulusī, Mahīmsī se trouvait à quatre heures de route de Madīnat al-Fayyūm (AL-NĀBULUSĪ, *The Villages of the Fayyum: A Thirteenth-Century Register of Rural, Islamic Egypt*, éd. Y. RAPOPORT & I. SHAHAR [Turnhout : Brepols, 2018], p. 100).
- 12 *fa-lā yarğī u ilā Mahīmsī* L'auteur de la lettre a écrit dans un premier temps *Mahsī* avant d'ajouter un *mīm* entre le premier et le deuxième denticule du *sīn*, transformant *de facto* le premier en *yā'*. Mahīmsī est un village du sud du Fayoum, situé le long du canal Tanabṭawayh et rattaché au bourg de Qambašā. Voir AL-NĀBULUSĪ, *The Villages of the Fayyum*, p. 100. Bien qu'il ne s'agisse que d'un petit bourg, tout porte à croire qu'il s'agissait du point de débarquement par lequel transitait le blé prélevé par l'État dans les villages situés le long du canal Tanabṭawayh avant de rejoindre les greniers installés à proximité du monastère de Sidmant, d'où il était expédié vers la capitale. Voir Y. RAPOPORT, *Rural Economy and Tribal Society in Islamic Egypt. A Study of al-Nabulusī's Villages of the Fayyum* (Turnhout : Brepols, 2018), pp. 79-80.
- li-ḡawāb a[[bī Bakr]]b'ātu bi-hi* L'auteur de la lettre a commencé par écrire « une réponse à Abū Bakr ». Il a ensuite effacé ce dernier nom en laissant le *alif* de *Abī* pour écrire *ab'ātu*.
- 14 *bi-ḡawāb kitābi-ka* On note des traces d'encre au-dessus du mot *kitābi-ka*. Il pourrait s'agir d'une addition textuelle que nous ne parvenons cependant pas à déchiffrer.
- ḡad aḥsa<na> l-rağul* Le *rasm* *احس* figure clairement sur le papyrus. Nous supposons que l'auteur de la lettre a omis le *nūn* qu'il a confondu avec la boucle finale du *sīn*. Tel qu'il est tracé, le *ductus* pourrait également être lu *iğtabara* ou *iḥtabara*, qui ne semblent pas faire sens dans le présent contexte.

- 15 *mağbūr fī l-ḥağīr* Le terme *ḥağīr* désigne l'heure du jour à laquelle la chaleur est la plus intense (A. de B. KAZIMIRSKI, *Dictionnaire arabe-français*, II, p. 1391). Quant au participe de la racine *ğ.b.r.*, nous le comprenons ici dans son premier sens comme « remis, rétabli, réparé », qui se dit par exemple d'un os qui a subi une fracture (A. de B. KAZIMIRSKI, *Dictionnaire arabe-français*, I, p. 247). Cette expression quelque peu obscure, dont nous n'avons trouvé aucun équivalent dans les sources, semble faire allusion à l'endurance et à la solidité de Hāšim, qui résiste à la chaleur écrasante de l'heure de midi et s'avère donc un homme sur lequel on peut compter en toute circonstance.
- 15-16 *sa-yaktubu l ilay-ka fī-hi bi-mā sa-ta'lamu-hu* L'auteur s'est manifestement embrouillé dans son propos : il a commencé par écrire *sa-yaktubu ilay-hi fī-hi bi-mā sa-ya'lamu-hu* (« Il lui écrira à ce propos ce dont il prendra connaissance ») avant de se reprendre et de transformer le *hā'* du pronom suffixe en *kāf* et le *yā'* du préfixe verbal en *tā'*.
- 17 *ğuzī'a ḥayran* Dans les papyrus, la forme active est préférée à la forme passive, dont on ne trouve aucune occurrence ; cf. par ex. *P. Berl. Arab.* II 24, 9 et *P. Diem Cair. Arab.* V 317, 4.
- 19 *ḥalīğ al-Fayyūm* Selon al-Maqrīzī, le *ḥalīğ al-Fayyūm* désigne le canal qui relie al-Lāhūn, quelques kilomètres au nord-ouest de l'actuelle ville de Beni Soueif, à Madīnat al-Fayyūm. Ce canal est aussi appelé « le canal oriental » (*al-ḥalīğ al-šarqī*), par opposition au « canal occidental » (*al-ḥalīğ al-ğarbī*) qui est celui qui passe par Banhamat. Il ne faut pas le confondre avec l'actuel Baḥr Yūsuf qu'al-Maqrīzī appelle *ḥalīğ al-Manhā*. AL-MAQRĪZĪ, *al-Mawā'iz wa-l-i'tibār fī dīkr al-ḥiṭaṭ wa-l-ātār*, éd. A. FU'AD SAYYID (Londres : Mu'assasat al-furqān li-l-turāt al-islāmī, 2002), I, pp. 190 et 664.
- 20 *nas'alu Allāh ḥayr ḥādīhi l-sana* Pour un parallèle à la formule *nas'alu Allāh ḥayr*, voir *P. Heid. Arab.* II 47, 3.

#### LES PERSONNAGES CENTRAUX ET LE MOTIF DU VOYAGE

La lettre mentionne trois personnages centraux dont nous pouvons brosser un portrait hypothétique à partir des maigres informations qu'elle contient. Les deux correspondants, 'Imrān b. Ibrāhīm et Dā'ūd b. Ibrāhīm, ne sont identifiés que par leur seul patronyme, qui se trouve être le même. Nous pourrions donc être tentés de voir en eux des frères. Néanmoins le nom Ibrāhīm est très courant et, outre que l'appellation « frère » n'est pas prononcée par l'expéditeur, les deux hommes ne semblent pas jouir d'une position sociale équivalente. La déférence marquée de 'Imrān à l'égard de Dā'ūd dans les formules initiales et finales, ainsi que la « protection » que le second semble accorder au premier (l. 15) suggèrent que le destinataire, Dā'ūd, occupe un rang supérieur à celui de l'expéditeur, 'Imrān. Il est donc probable qu'aucun lien familial ne lie les deux hommes et que leurs rapports épistolaires soient plutôt fondés sur une relation d'affaires ou amicale. Le troisième personnage, Hāšim, n'entretient pas non plus, *a priori*, de liens familiaux avec les deux premiers, mais fait partie de leurs connaissances communes, au nombre desquelles figure aussi un quatrième personnage identifié par sa *kunya* Abū Bakr.

L'expéditeur de la lettre, 'Imrān b. Ibrāhīm, est manifestement un lettré cultivé qui n'hésite pas à briser la monotonie des clichés épistolaires pour employer des eulogies plus rares, recourant à une métaphore pastorale que l'on attend plus dans un traité de gouvernement que dans une lettre privée. Ainsi, à côté des eulogies banales *ḥafīza-ka llāh* (« Que Dieu te protège ») et *ğū'iltu fidā-ka* (« puissé-je te servir de rançon »), il recourt dans les salutations initiales aux formules recherchées *wa-kala'a-ka wa-ra'ā-ka wa-ḥafīza la-ka min dī'bi-ka mā star'ā-ka* (« qu'Il veille sur toi et qu'Il te garde ; qu'Il protège du loup qui sommeille en toi ce qu'Il a confié à ta garde »). Dans la même veine, il recourt à une syntaxe plus complexe



que celle généralement utilisée dans les lettres privées : à deux reprises, il use du futur préfixé au moyen de la particule *sa-* (ll. 15 et 16) qui n'est pratiquement jamais attesté dans les papyrus<sup>(11)</sup>. Il jouit, vraisemblablement grâce à la position de son correspondant (l. 15), d'une certaine considération qui lui permet de bénéficier de la protection de fonctionnaires locaux dans une province du Fayoum alors en ébullition<sup>(12)</sup>. Il convient de remarquer qu'un receveur de taxe nommé 'Imrān b. Ibrāhīm fut actif dans le Fayoum entre 256/869-870 et 269/882-883 au moins<sup>(13)</sup>. Pourrait-il s'agir du même homme ? Cette hypothèse ne peut être exclue, mais encore faudrait-il qu'une telle identification recoupe une datation plus précise de la lettre.

Du destinataire, Dā'ūd b. Ibrāhīm, on ne sait pas grand-chose. Il s'agit manifestement d'un homme respectable et lui aussi lettré, censé comprendre les allusions littéraires et les expressions recherchées qui lui sont adressées. La lettre ayant vraisemblablement été mise au jour à Fustāṭ, on peut supposer que Dā'ūd b. Ibrāhīm était établi dans la capitale égyptienne. La métaphore pastorale des formules introductives suggère qu'il occupait une position d'autorité, peut-être au sein de l'administration. Pourrait-on reconnaître en lui un personnage homonyme que mentionne Ibn Yūnus (m. 347/958) ? Celui-ci consacre en effet une courte biographie à un certain Abū Šayba Dā'ūd b. Ibrāhīm b. Dā'ūd b. Yazīd b. Rūzbeh, un savant installé à Fustāṭ après avoir vécu à Bašra, dont la famille était originaire du Fārs<sup>(14)</sup>. Il aurait enseigné le *ḥadīth* en Égypte et serait mort le 20 *ramaḍān* 310/11 janvier 923, ayant dépassé l'âge de quatre-vingt-dix ans<sup>(15)</sup>. Il serait donc né aux alentours de 220/835. Ce savant est connu d'al-Mizzī (m. 742/1341)<sup>(16)</sup> qui, néanmoins, ne lui consacre pas de notice biographique. Al-Ḥaṭīb al-Baḡdādī (m. 463/1071) lui dédie en revanche une notule – à partir de laquelle celle d'Ibn Yūnus est reconstituée –, dans laquelle il lui assigne la *nisba* « al-Baḡdādī » et dont il ressort qu'il transmet au moins un hadīth eschatologique tenu pour faible. Le traditionniste al-Dāraquṭnī (m. 385/995) l'aurait néanmoins considéré comme un rapporteur *ṣāliḥ*, c'est-à-dire admissible<sup>(17)</sup> – une opinion confirmée par Ibn Ḥaḡar al-'Asqalānī (m. 852/1449), qui le qualifie de *ṣadūq*, « digne de confiance »<sup>(18)</sup>. Les sources ne donnent aucune information sur les activités professionnelles de ce personnage. Si son identification au destinataire de la lettre est correcte, cela signifie que l'activité de traditionniste de Dā'ūd b. Ibrāhīm n'était que l'à-côté d'autres occupations, administratives ou commerciales, qui l'impliquèrent par l'intermédiaire de 'Imrān – peut-être son employé ou son fondé de pouvoir ? – dans des relations avec le Fayoum.

(11) S. HOPKINS, *Studies in the Grammar of Early Arabic Based upon Papyri Datable to Before 300 A.H./912 A.D.* (Oxford: Oxford University Press, 1984), p. 217, § 248. Les occurrences que nous avons pu relever d'un tel usage sont rares et ne s'appliquent qu'à Dieu (cf. par ex. *P. Marchands* II 9 verso, 10 ; II 33, 14 et II 38 recto, 3).

(12) Voir infra p. 360-365.

(13) *P. Gascou* 52 (869-870) ; 53 (872-873) et 57 (882-883).

(14) IBN YŪNUS, *Ta'riḥ Ibn Yūnus al-Miṣrī*, éd. 'A.-F. FATḤĪ 'ABD AL-FATTĀḤ (Beyrouth : Dār al-kutub al-'ilmiyya, 2000), II, p. 77

(15) IBN YŪNUS, *Ta'riḥ*, II, p. 77 ; IBN ḤAḠAR AL-'ASQALĀNĪ, *Lisān al-Miẓān* (Beyrouth : Maktabat al-maṭbū'āt al-islāmiyya, 2002), III, p. 394.

(16) AL-MIZZĪ, *Tahḍīb al-Kamāl fī asmā' al-riḡāl*, éd. B. 'AWWĀD MA'RŪF (Beyrouth : Mu'assasat al-risāla, 1980), I, p. 383.

(17) AL-ḤAṬĪB AL-BAḠDĀDĪ, *Ta'riḥ Madīnat al-Salām*, éd. B. 'AWWĀD MA'RŪF (Beyrouth : Dār al-ḡarḇ al-islāmī, 2001), IX, pp. 353-354. Voir également AL-ḌAHABĪ, *Siyar a'lām al-nubalā'*, éd. Š. AL-ARNA'ŪṬ & al. (Beyrouth : Mu'assasat al-risāla, 1983), XIV, pp. 244-245.

Le troisième personnage, Hāšim, occupait vraisemblablement une place importante au Fayoum. Destinataire d'une lettre que lui porte ʿImrān b. Ibrāhīm de la part d'un certain Abū Bakr, il est décrit comme un personnage fort occupé et puissant, dont l'auteur se réjouit de la protection. Il réside à Mahīmsī, au sud-ouest d'al-Lāhūn, non loin de Qambašā sur les bords du canal Tanabṭawayh<sup>(19)</sup>. Cette localité, qui n'était plus qu'un hameau au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, avait pour particularité d'être connectée, à travers un passage désertique, au grenier situé près du monastère de Sidmant<sup>(20)</sup>, dans lequel était entreposé le grain des impôts destiné à être envoyé par bateaux à Fustāṭ<sup>(21)</sup>. La lettre suggère par ailleurs qu'à l'arrivée de l'armée au Fayoum, trente cavaliers ont élu son domicile pour être hébergés pendant plusieurs jours. On peut par conséquent présumer qu'il s'agit d'un notable qui dispose d'une maison ou d'un domaine assez grands pour loger tout ce monde. ʿImrān b. Ibrāhīm note en outre que Hāšim doit se rendre au *dīwān* (l. 11). Celui-ci, dont il ne précise ni la fonction ni l'emplacement, désigne à coup sûr une administration étatique. Dans la mesure où l'auteur évoque plus loin une pénurie d'eau dans le canal du Fayoum, ce qui empêche les bateaux de rejoindre le Nil, il ne peut s'agir que d'un *dīwān* à l'intérieur même du Fayoum, sans doute dans la capitale de l'oasis. Il faut donc probablement y voir le siège de l'administration fiscale à Madīnat al-Fayyūm<sup>(22)</sup>. Hāšim doit-il s'y rendre en tant que contribuable ? Ou bien est-il lui-même un administrateur fiscal ? En croisant son lieu de résidence, Mahīmsī, ses liens avec le *dīwān* et la position sociale qu'évoque l'auteur, la seconde hypothèse paraît la plus probable. Hāšim pourrait donc être un important fonctionnaire établi dans le Fayoum, peut-être chargé de superviser le stockage du grain levé sur les rives du canal Tanabṭawayh. Il est possible que son déplacement au *dīwān* de Madīnat al-Fayyūm ait un lien avec l'occupation militaire de la région (voir *infra*), mais nous ne pouvons aller au-delà de cette conjecture.

On ne peut également que spéculer sur le motif du voyage entrepris par l'auteur de la lettre – peut-être n'en avait-il du reste pas qu'un seul. Il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'il se soit rendu au Fayoum pour affaires commerciales. Le Fayoum approvisionnait en effet la capitale en diverses denrées agricoles, en bois et en produits manufacturés comme les toiles de lin<sup>(23)</sup>. Si ʿImrān b. Ibrāhīm peut être identifié au receveur de taxes homonyme attesté dans les archives d'un contribuable copte, il n'est pas non plus impossible que l'auteur ait été dépêché depuis la capitale pour exercer des fonctions officielles dans le Fayoum. Son arrivée à Mahīmsī, village situé à proximité d'un des deux greniers à grain du Fayoum, pourrait appuyer cette hypothèse.

(18) IBN ḤAĠAR AL-ʿASQALĀNĪ, *Lisān al-Mīzān*, III, p. 383.

(19) AL-NĀBULUSĪ, *The Villages of the Fayyum*, p. 100. Sur le village de Qambašā, voir aussi AL-NĀBULUSĪ, *The Villages of the Fayyum*, p. 199.

(20) Le monastère en question était dédié à Saint Georges. Sur ce monastère, voir AL-MAQRĪZĪ, *al-Mawāʿiẓ wa-l-iʿtibār*, IV, p. 1038.

(21) Y. RAPOPORT, *Rural Economy and Tribal Society*, pp. 79-80.

(22) Notons que l'autre grenier à grain du Fayoum, situé dans le village de Sinnūris, portait au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle le nom de « grenier du *dīwān* ». Si l'auteur avait voulu évoquer ce grenier, il est probable qu'il ne se serait pas contenté de la simple appellation « le *dīwān* ». Voir Y. RAPOPORT, *Rural Economy and Tribal Society*, p. 79. Sur les structures administratives de Madīnat al-Fayyūm au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, voir Y. RAPOPORT, *Rural Economy and Tribal Society*, p. 133.

(23) Sur les productions agricoles et manufacturières du Fayoum, voir notamment IBN ḤAWQAL, *Kitāb šūrat al-arḍ* (Le Caire : Dār al-kitāb al-islāmī, s.d.), p. 149 ; AL-MUQADDASĪ, *Aḥsan al-taqāsīm fī maʿrifat al-aqālīm*, éd. M. J. DE GOEJE (Leyde : Brill, 1906), pp. 201, 208 ; Y. RAPOPORT, *Rural Economy and Tribal Society*,

## LES ALÉAS D'UN VOYAGE DE FUSTĀT AU FAYOUM

La lettre révèle des informations factuelles sur les contraintes du voyage qui conduisait de Fustāt au Fayoum. Les voyageurs qui souhaitaient se rendre dans l'oasis depuis la capitale avaient le choix, à l'époque prémoderne, entre la voie terrestre et la voie fluviale. La première était plus rapide que la seconde, mais potentiellement dangereuse, comme en témoigne le père Vansleb dans sa relation du voyage qu'il effectua en 1672-1673. Il rapporte en effet que l'on s'exposait par la terre aux rapines des Bédouins ainsi qu'aux extorsions de fonctionnaires corrompus<sup>(24)</sup>. D'après al-Nābulusī (m. 660/1262), sur une monture, il ne fallait qu'un jour et une nuit pour rejoindre le Fayoum par voie de terre<sup>(25)</sup>. À en croire Vansleb, le voyageur prenait plus précisément dix-sept heures, en marchant sans discontinuer, pour atteindre le Fayoum depuis la capitale<sup>(26)</sup>.

La route fluviale était bien plus sûre en matière de brigandage, mais le voyage non moins périlleux. Le Nil est, en effet, un fleuve capricieux dont les eaux dormantes peuvent se mettre à tourbillonner sous l'effet de quelque brusque bourrasque. Les dangers de la navigation sont abondamment relatés par les voyageurs médiévaux et modernes. Ainsi, peu après la prise de Damiette en 1249, Saint Louis et ses troupes subirent une affreuse tempête sur le fleuve au cours de laquelle ses bateaux se brisèrent<sup>(27)</sup>. Ibn Marzūq (m. 781/1379), savant maghrébin originaire de Tlemcen, endura une expérience comparable alors qu'il traversait le Nil pour se rendre en Orient<sup>(28)</sup>. Paul Lucas rapporte enfin, à propos de son voyage de 1714, avoir dû plusieurs fois se mettre à l'abri de rafales tandis qu'il voguait sur le Nil, ou avoir été empêché

pp. 75-141. Le marchand d'étoffes Abū Hurayra circulait ainsi régulièrement entre Madīnat al-Fayyūm et la capitale où il revendait des toiles fabriquées par des tisserands du Fayoum. Sur le commerce d'Abū Hurayra, voir notamment Kh. YOUNES, « Textile Trade Between the Fayyūm and Fustāt in the III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> Century according to the Banū 'Abd al-Mu'min Archive », dans A. REGOURD (éd.), *Documents et histoire : Islam, VII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle. Actes des premières journées d'étude internationales (École Pratique des Hautes Études, IV<sup>e</sup> Section Musée du Louvre, Département des Arts de l'Islam, Paris 16 et 17 mai 2008)* (Genève : Droz, 2013), pp. 313-334.

(24) *Nouvelle relation en forme de Journal d'un voyage fait en Égypte par le P. Vansleb, R.D. en 1672 & 1673* (Paris : E. Michalet, 1677), p. 246 : « Souvent aussi parce que les Arabes occupent le chemin ; & quand il n'y a rien à craindre de tout cela, les Casciefs, ou Gouverneurs vous donnent de l'appréhension ; parce que ce sont ordinairement de petits tyrans, qui ne vivent que des extorsions, qu'ils exercent sur ceux qui par malheur tombent entre leurs mains : Ainsi pour faire ce voyage en sûreté, il me fallut attendre la Saison de la vendange à Fiūm ; parce que les chemins estans alors fort frequentez des gens qui portent les Raisins au Caire, & qui en reviennent ; les Arabes se retirent dans les deserts, & il n'y a rien à craindre. »

(25) AL-NĀBULSĪ, *The Villages of the Fayyum*, p. 34.

(26) Le voyageur indique qu'il quitta Le Caire avant midi le 21 juillet 1672 et arriva à Tāmiyya dans le Fayoum au petit matin du jour suivant, peu après le lever du soleil, soit peu après 5h00. Voir *Nouvelle relation en forme de Journal d'un voyage fait en Égypte par le P. Vansleb, R.D.*, pp. 247-248.

(27) *Histoire de Saint Louis par Jehan Sire de Joinville. Les Annales de son règne par Guillaume de Nangis. Sa vie et ses miracles par le Confesseur de Reine Marguerite. Le tout publié d'après les Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, accompagné d'un glossaire* (Paris : Imprimerie royale, 1761), p. 558 : « Dans le temps que l'on se battoit sur terre, une tempête affreuse s'éleva sur le Nil, les bateaux des François se brisèrent les uns contre les autres, & toutes les troupes qui étoient dedans furent submergées. »

(28) IBN MARZŪQ AL-TILIMSĀNĪ, *al-Manāqib al-marzūqīyya* (Rabat : al-Maktaba al-Maġribīyya, 2008), pp. 264-266. Sur les expériences nilotiques des voyageurs maghrébins médiévaux, voir M. ZOUHAL, « Le voyage par la mer des adeptes d'al-riḥla l-'ilmīyya et des soufis andalous et maghrébins », dans C. CANNUYER (éd.) *La mer, les ports, les marins dans les civilisations orientales, Pauline Voûte et Robert Donceel in honorem* (Bruxelles : Société royale belge d'études orientales, 2019), pp. 203-214.

de naviguer en raison de la violence du vent<sup>(29)</sup>. Ce dernier n'était pas le seul danger qui guettait le voyageur : en temps de basses eaux, des bancs de sable et de boue pouvaient se former par endroits et les navires s'y échouer, voire chavirer<sup>(30)</sup>.

La voie fluviale était plus longue que l'itinéraire terrestre. Le voyageur remontait le fleuve depuis la capitale jusqu'à l'embouchure du canal qui liait le Nil à Madīnat al-Fayyūm, à mi-chemin entre Iṭwāb et Ahnās. La branche courant entre al-Lāhūn et le fleuve constituait la partie inférieure du canal al-Manhā (ou Baḥr Yūsuf), qui s'abreuvait au Nil entre Manāra (au nord d'Assiout) et al-Uṣmūnayn, au niveau d'une localité qu'al-Maqrīzī identifie comme Darwa Sarabām (τρωτ σαραβων) ou Darwat al-Šarīf<sup>(31)</sup>. En temps de crue, c'est-à-dire habituellement entre août et novembre, voire décembre<sup>(32)</sup>, le canal, gonflé par les eaux du fleuve, permettait de se rendre en bateau jusqu'à al-Lāhūn<sup>(33)</sup>, situé à une quinzaine de

(29) *Voyage du Sieur Paul Lucas fait en 1714, &c. par ordre de Louis XIV dans la Turquie, l'Asie, Sourie, Palestine, Haute et Basse Egypte &c.* (Amsterdam : Steenhouwer & Jytwerf, 1720), V, p. 6 : « ... par bonheur, comme nous étions prêts de passer le Nil, il s'éleva un vent si prodigieux & le Fleuve se trouva si haut, que nous ne pûmes point le passer dans la Madie ou le Bac qui sert à ce trajet ... » et p. 158 : « Le vent aiant recommencé en cet endroit à se renforcer, nous fûmes contraints d'aller amarrer près d'Essemenout, petit Village au Couchant du Nil, où nous demeurâmes le cinq & le six jusqu'à trois heures après midi, que nous nous remîmes en chemin ; mais à peine avions-nous fait une lieuë, que la violence de la tempête nous obligea de nous mettre à couvert près d'une Isle, ou plutôt d'un grand rocher qui est au milieu du Nil. »

(30) J. P. COOPER, *The Medieval Nile. Route, Navigation, and Landscape in Islamic Egypt* (Le Caire : American University in Cairo, 2014), p. 113.

(31) Ce canal est représenté, avec son entrée et sa sortie, ainsi que la branche conduisant d'al-Lāhūn jusqu'au lac Qārūn, par Ibn Ḥawqal, *al-Masālik wa-l-mamālik*, ms. BNF Arabe 2214, fol. 12r (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84061557/f80.image>) ; IBN ḤAWQAL, *Kitāb ṣūrat al-arḍ*, planche entre les pp. 128 et 129 ; Y. RAPOPORT, *Rural Economy and Tribal Society*, p. 39. Son parcours et son embouchure figurent également sur les cartes du Fayoum et de Beni Soueif (pl. 18-19) dans la *Description de l'Égypte* (Paris : C.L.F. Panckoucke, 1826). Accessible en ligne : <https://www.wdl.org/fr/item/2404/view/1/29/> et <https://www.wdl.org/fr/item/2404/view/1/30/> (consulté le 11 août 2020). Voir également AL-MAQRĪZĪ, *al-Mawā'iz wa-l-i'tibār*, I, p. 190 ; O. TOUSSOUN, *Mémoire sur l'histoire du Nil* (Le Caire : IFAO, 1952), I, pp. 174-175.

(32) Les premiers signes de la crue se font sentir à Éléphantine au mois de juin, mais les eaux n'arrivent au Fayoum qu'au début du mois d'août comme le montrent par exemple *SB* VI 9361 (Théadelphie, 10 août 252 ou 255) où une personne ordonne à l'intendant Hérôninos de faire tirer au village des troncs couchés avant que les eaux de la crue ne viennent les emporter. La lettre *P. Rein*. II 115 (Théadelphie, 257), adressée au même intendant, suggère cependant que la crue arrivait parfois seulement à la fin du même mois : dans cette lettre, en effet, le correspondant d'Hérôninos exige que les travaux des canaux se finissent au plus vite avant l'arrivée de la crue. La décrue est plus difficile à situer dans le temps. On la place habituellement à la fin du mois d'octobre, car les semis ont lieu dans certaines parties du Fayoum en décembre, ce qui suppose que la terre a déjà alors absorbé le surplus d'eau. Sur cette question, voir D. RATHBONE, *Economic Rationalism and Rural Society in Third-Century A.D. Egypt. The Heroninos Archive and the Appianus Estate* (Cambridge : Cambridge University Press, 1991), pp. 228-229. Le papyrus *SB* XXII 15622, qui contient un relevé du niveau du fleuve pour deux années indéterminées du II<sup>e</sup> siècle dans le Fayoum, révèle que la crue pouvait encore s'élever à presque 8,5 m au 1<sup>er</sup> novembre. Le baḥr Yūsuf était manifestement encore navigable à la fin novembre : ainsi la vente à terme *P. Ragib Colombine* prévoit-elle que les treize artabes de fiente de pigeon récoltée par un habitant de Ṭuṭūn dans son colombier devront être acheminées pour le mois d'Hatūr (28 octobre-26 novembre) au port de Sidmant (*ṣāḥil Sidmant*), d'où il sera expédié quelque part en Égypte par le baḥr Yūsuf.

(33) L. LINANT DE BELLEFONDS, *Mémoire sur les principaux travaux d'utilité publique exécutés en Égypte depuis la plus haute Antiquité jusqu'à nos jours* (Paris : Arthus Bertrand, 1872-1873), p. 84 : « Ce canal [scil. le baḥr Yūsuf] pendant l'inondation devait être, comme aujourd'hui, la route que l'on prenait pour arriver à l'entrée du canal de communication avec le lac ou à Illaou, et comme on naviguait sur ce canal avec les mêmes barques qu'on avait sur le Nil, sans passer aucune écluse, sans transbordement, jusqu'à ce point on pouvait se considérer comme étant toujours sur le Nil. » Voir aussi le récit que donne à ce propos le Vénitien anonyme dans

kilomètres, où depuis l'Antiquité, le Baḥr Yūsuf était obstrué par un colossal double barrage de briques qui régulait l'entrée des eaux dans le Fayoum. La partie est-ouest de cet édifice commandait l'entrée du canal du Fayoum et, en temps de crue, renvoyait l'excès d'eau vers le Nil. La section nord-sud permettait, à l'inverse, de dévier le courant vers l'intérieur du Fayoum (voir carte 1). La hauteur variable de ce barrage permettait aux barques de le franchir pendant la crue, assurant une navigation continue entre le fleuve et Madīnat al-Fayyūm <sup>(34)</sup>. En période de décrue ou de basses eaux <sup>(35)</sup>, le voyageur devait débarquer à l'entrée du canal et poursuivre sa route, à pied ou monté, jusqu'à la gorge d'al-Lāhūn <sup>(36)</sup>. Sur une monture, il fallait environ trois heures pour parcourir la distance qui séparait le Nil d'al-Lāhūn, et encore trois heures pour arriver à Madīnat al-Fayyūm <sup>(37)</sup>.

Depuis Fustāṭ, le voyageur pouvait ainsi espérer atteindre le canal du Fayoum en quatre jours environ. Le célèbre historien et voyageur grec Hérodote (480-425 av. J.-C.) indique déjà, dans ses *Histoires* (II 8-9), qu'à partir d'Héliopolis à l'extrémité du Delta, en remontant le Nil, l'Égypte – qu'il faut comprendre ici comme la vallée où les terres sont arables – est étroite pendant quatre jours avant de s'élargir à nouveau, au niveau du Fayoum <sup>(38)</sup>.

*Voyages en Égypte des années 1589, 1590 et 1591* (Le Caire : Ifao, 1971), p. 41 : « Sachez qu'el Fion, dont je vous parlais, d'où provient le raisin, est éloigné du fleuve d'une journée. Lorsque le Nil est gonflé, on y va par un canal, avec des barques grandes et petites. »

(34) Sur ce barrage, voir H. WILLEMS, H. CREYLMAN, V. DE LAET et G. VERSTRAETEN, « The Analysis of Historical Maps as an Avenue to the Interpretation of Pre-Industrial Irrigation Practices in Egypt », dans H. WILLEMS et J.-M. DAHMS (éd.), *The Nile : Natural and Cultural Landscape in Egypt* (Bielefeld : Transcript Verlag, 2017), pp. 302-309. Cf. Y. RAPOPORT, *Rural Economy and Tribal Society*, pp. 25, 40, 61-62, 67 ; O. TOUSSOUN, *Mémoire sur l'histoire du Nil*, I, pp. 253-259 ; AL-MAQRĪZĪ, *al-Mawā'iz wa-l-i'tibār*, I, pp. 670-671. Chez l'administrateur fatimide Abū Ishāq Ibrāhīm b. Ġa'far (cité par al-Maqrīzī), ce barrage porte le nom de « rocher de Joseph » (*al-ḥaḡar al-yūsufi*). O. Toussoun le situe au milieu du goulet d'al-Lāhūn, ce qui est contredit par les traces archéologiques comme par les descriptions littéraires.

(35) Contrairement à d'autres canaux qui s'asséchaient peu après que la crue fut retombée, le baḥr Yūsuf conservait un débit minimum de l'ordre de 15 m<sup>3</sup> en temps d'étiage, certes pas assez pour la circulation de barges, mais suffisant pour continuer d'irriguer les terres qui le bordaient et abreuver le Fayoum. Sur cette question voir L. LINANT DE BELLEFONDS, *Mémoire sur les principaux travaux*, p. 5 : « Le Joussoufi est le seul des canaux de l'Égypte qui, quoique ne recevant pas d'eau du fleuve pendant les étiages, en conserve néanmoins qui sert aux arrosages du Fayoum ; ces eaux proviennent de sources surgissant du fond de son lit et qui, réunies toutes ensemble, coulent vers le Fayoum. » Voir aussi A. CHÉLU, *De l'Équateur à la Méditerranée. Le Nil, le Soudan, L'Égypte* (Paris : Librairie Chaix – Garnier Frères, 1891), pp. 367-369. Cette réalité propre à ce canal est d'ailleurs mentionnée par Vansleb dans sa *Nouvelle relation en forme de Journal d'un voyage fait en Égypte Par le P. Vansleb*, p. 253 : « Ce Canal est considerable, parce qu'il a toute l'année un peu d'eau douce, qui prend sa source de plusieurs Fontaines qui y sont. Mais il ne porte bateaux, que quand le Nil déborde. »

(36) Le Duc de Raguse indique ainsi en date du 12 décembre dans son *Voyage du maréchal Duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée, et sur les bords de la Mer d'Azoff, dans quelques parties d'Asie Mineure, en Syrie, en Palestine et en Égypte (1834-1835)* (Paris : Ladvocat, 1837), IV, p. 19 : « Il avait été convenu que j'y entrerais par le canal qui mène au pont d'El-Haoum [*scil.* al-Lāhūn] ; mais les eaux avaient baissé, et le canal n'était plus praticable pour ma cange. Nous arrivâmes à son embouchure le 12 au soir. » Sur l'absence de navigation sur les canaux en dehors de la période de crue, voir J. P. COOPER, *The Medieval Nile*, p. 118.

(37) Le chiffre est donné par P. Lucas qui, parti de Beni Soueif à 10h du matin arriva trois heures plus tard en vue de la pyramide de Sésostri II, puis deux heures plus tard en vue de celle de Hawāra, et entra vers 17h dans Madīnat al-Fayyūm. Il dit avoir fait une pause entre temps. Voir *Voyage du Sieur Paul Lucas fait en 1714*, pp. 11-12.

(38) « Donc à partir d'Héliopolis, le pays, pour une partie de l'Égypte, n'est plus de grande étendue ; et, sur une longueur de quatre journées en remontant le fleuve, l'Égypte est étroite ; c'est une plaine ; au plus étroit, il ne m'a pas semblé qu'il y eût plus de deux cents stades environ entre les monts d'Arabie et la chaîne appelée

Yāqūt (m. 626/1229), l'auteur du célèbre dictionnaire géographique *Mu'ğam al-buldān*, signale, lui aussi, que quatre jours séparaient le Fayoum de la capitale<sup>(39)</sup>. Dans la même veine, Anthoine Morison, qui voyagea en 1697 le long de la vallée du Nil, note que le Fayoum n'est qu'à quatre petites journées du Caire<sup>(40)</sup>. Ralenti au début de son voyage, en 1714, par l'absence de vent, Paul Lucas mit quatre jours et demi pour atteindre Beni Soueif depuis la capitale, auxquels se rajouta une petite journée de marche pour atteindre Maḍīnat al-Fayyūm<sup>(41)</sup>. La durée variait ainsi d'un ou deux jours selon que les vents étaient propices ou les flots agités, ou que la navigation était entravée par des bancs de sable ou de boue en période de basses eaux.

Le Nil était surtout praticable lors de la crue, entre juillet et décembre – avec des différences selon la latitude<sup>(42)</sup>. En période d'étiage, seules des barques dont le tirant était inférieur à un mètre pouvaient encore naviguer<sup>(43)</sup>. Ayant emprunté la voie fluviale, ʿImrān b. Ibrāhīm est manifestement parvenu en bateau jusqu'à al-Lāhūn, ce qui suppose que le niveau du canal était encore assez haut au moment de son arrivée. Il constate néanmoins dans sa lettre, écrite quelque temps après, que le canal du Fayoum est désormais trop bas pour voyager en barque. Cet abaissement du niveau des canaux suggère donc qu'il vint au Fayoum au moment où la crue du Nil se retirait, peut-être entre octobre et décembre. Conscient d'avoir échappé aux dangers du fleuve, il se dit soulagé que Dieu l'ait gardé sain et sauf (*qad sallama Llāh*). Ceci n'est pas sans rappeler les propos d'un marchand juif qui déclara après un voyage sur le Nil : « Je suis retourné à al-Maqṣ et j'ai, avec peine, embarqué sur un autre bateau, sur lequel j'ai manqué à plusieurs reprises de me noyer. Dieu m'a cependant permis d'arriver sain et sauf après avoir vogué sept jours »<sup>(44)</sup>. ʿImrān b. Ibrāhīm affirme avoir navigué cinq jours sur le Nil, soit un jour de plus qu'il n'en faut selon la majorité des auteurs. Cette différence d'un jour peut s'expliquer de deux manières. (1) Si ces cinq

libyque. Ensuite, de nouveau l'Égypte s'élargit. Telle est la configuration de ce pays » (HÉRODOTE, *Histoires. Livre II. Euterpe*, éd. et trad. Ph.-E. Legrand [Paris : Les Belles Lettres, 1948], p. 71). Sur l'interprétation de ce passage, voir C. SOURDILLE, *La durée et l'étendue du voyage d'Hérodote en Égypte* (Paris : E. Leroux, 1910), p. 130. La description d'Hérodote correspond assez nettement à celle laissée dans *Le Voyage en Égypte* d'Edward Brown (Le Caire : Ifao, 1974, pp. 100-101).

(39) YĀQŪT, *Mu'ğam al-buldān* (Beyrouth : Dār ṣādir, 1977), IV, p. 286.

(40) *Le Voyage en Égypte d'Anthoine Morison, 1697* (Le Caire : Ifao, 1976), p. 134 : « Mais retournons au Caire qui n'en est éloigné que de quatre petites journées. »

(41) Ce chiffre est donné tant par Paul Lucas lui-même, à propos de son voyage de 1714, que par le traducteur maronite, l'Alépin Ḥannā, qui l'accompagnait dans un autre voyage en 1707 ; voir *Voyage du Sieur Paul Lucas fait en 1714*, pp. 9-11 et M. MARTIN, « Souvenirs d'un compagnon de voyage de Paul Lucas en Égypte (1707) », *Hommages à la mémoire de Serge Sauneron, 1927-1976* (Le Caire : Ifao, 1979), II, pp. 471-475, en part. p. 473. Sur le carnet de Ḥannā Diyab, voir aussi E. KALLAS, « Aventures de Ḥanna Diyab avec Paul Lucas et Antoine Galland (1707-1710) », *Romano-Arabica* 15 (2015), pp. 255-267. D'après J. P. Cooper, J. Coppin et R. Pococke, qui voyagèrent en Égypte respectivement en 1638 et en 1737-1738, mirent aussi quatre jours pour atteindre le Fayoum depuis la capitale. J. P. COOPER, *The Medieval Nile*, pp. 128-132. Nous n'avons cependant rien trouvé de tel dans leur récit de voyage.

(42) Sur la saison de la crue, voir J. P. COOPER, *The Medieval Nile*, p. 108. Le graphique produit par l'auteur concerne la région d'Assouan, et doit être retardé de quelques semaines pour celle de Fuṣṭāṭ, le temps que la crue y parvienne.

(43) J. P. COOPER, *The Medieval Nile*, p. 112.

(44) P. Cambr. CUL Inv. T-S 13 J 21 (27), 5-10. Sur les mentions de voyages sur le Nil dans les documents de la Geniza, voir S. D. GOITEIN, *A Mediterranean Society. The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza* (Berkeley : University of California Press, 1967), I, pp. 295-301.

jours ne représentent que la durée du voyage *sur le fleuve*, les conditions de navigation purent lui être défavorables, comme pour Paul Lucas quelques siècles plus tard. La formation de bancs de sable et de boue en fin de période de crue put en particulier freiner son voyage sur le Nil. (2) Si ces cinq jours incluent la navigation sur le canal, il se peut que sa progression y ait été ralentie par le niveau de l'eau qui baissait au moment où l'inondation cessait. Dans la même hypothèse, le voyage de ʿImrān fut sans doute rallongé, par rapport à la durée usuelle, par sa destination : rejoindre le village d'al-Mahīmsī hors période de hautes eaux lui imposa nécessairement de débarquer à al-Lāhūn d'où il put prendre une autre barge pour emprunter le canal Tanabṭawayh et atteindre le lieu de résidence de son hôte. Tout cela prit peut-être une journée de navigation supplémentaire <sup>(45)</sup>. La narration imprécise de l'auteur de notre lettre ne permet pas de trancher <sup>(46)</sup>.

### DES TROUBLES DANS LE FAYOUM

Si le tracé de la lettre suggère une rédaction au III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> ou au début du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, une datation plus précise ne peut que faire l'objet de spéculations. Ce qui paraît certain est que ʿImrān b. Ibrāhīm décrit une situation suffisamment exceptionnelle dans le Fayoum pour qu'il s'y arrête. La première chose qui frappe est en effet la mention de militaires et surtout de trente cavaliers sans doute arrivés par la voie terrestre peu après que l'auteur a débarqué. ʿImrān indique en outre que les soldats donnent du fil à retordre aux habitants du Fayoum et les « occupent », sans expliquer s'il s'agit de tâches matérielles (travaux – par exemple de terrassement qui pouvaient être consécutifs à l'érosion des digues provoquée par la crue – ou approvisionnement) ou si, tout simplement, les habitants sont préoccupés par la situation, voire tourmentés par l'armée. En dépit d'allusions peu explicites <sup>(47)</sup>, le ton adopté par l'auteur laisse d'ailleurs filtrer ses craintes pour sa propre personne. Les précautions oratoires qu'il prend au sujet de son hôte sont ainsi patentes. Hāšim fait manifestement traîner en longueur la réponse qu'il doit à Abū Bakr. En raison de cette situation, ʿImrān b. Ibrāhīm a lui-même tardé à écrire à son correspondant. Mais plutôt qu'en faire reproche à Hāšim, il préfère redoubler de prudence et le disculper. Il affirme ainsi que ce haut personnage n'est

(45) Le voyage de ʿImrān b. Ibrāhīm est représenté sur la carte 1 ci-dessous. Cette carte a été réalisée à partir d'un fond de Google Maps, en recoupant les informations – parfois contradictoires – offertes par celles de la *Description de l'Égypte* (voir *supra*), de O. TOUSSOUN, *Mémoire sur l'histoire du Nil*, III, pl. xvii, et de Y. RAPOPORT, *Rural Economy and Tribal Society*, pp. xvi, 55. La dimension du lac Qārūn correspond à sa taille actuelle, plus réduite qu'aux III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles.

(46) P. M. Sijpesteijn a édité une lettre où il serait question d'un voyage fluvial en sens inverse depuis le Fayoum jusqu'à Fustāṭ entre le jeudi 27 *rabī* II 117/ 26 mai 735 et le dimanche 1<sup>er</sup> *ḡumādā* I 117/29 mai 735 (P.M. SIJPESTEIJN, « Travel and Trade on the River », dans P. M. SIJPESTEIJN et L. SUNDELIN (éd.), *Papyrology and the History of Early Islamic Egypt* (Leyde : Brill, 2004), pp. 115-152. Le seul élément qui relie ce voyage à l'oasis est la mention d'un toponyme que l'éditrice a déchiffré al-Sīla, qu'elle identifie au village de Sīla, situé dans le nord-est du Fayoum. Cependant, outre qu'une telle navigation semble impossible à l'intérieur du Fayoum en temps d'étiage, il apparaît après examen de l'original que le toponyme lu al-Sīla doit plutôt être lu al-Sīma/al-Šīma et que plus rien dès lors ne permet de rattacher la lettre au Fayoum. Nous n'avons pu localiser le toponyme en question pour l'heure, mais il est plus vraisemblable que l'expéditeur de la lettre ait navigué à partir d'un port de la vallée, où les eaux étaient suffisamment hautes en cette période pour permettre la navigation.

(47) Les allusions dans les lettres apparaissent nombreuses à un lecteur moderne qui n'a que partiellement accès à la connaissance partagée entre l'expéditeur d'une missive et son destinataire. Voir E. M. GROB, *Documentary Arabic Private and Business Letters*, pp. 101-102.

pas responsable de son propre retard et verse même dans l'éloge dithyrambique de son hôte dont il vante les qualités à travers une succession d'adjectifs et une eulogie (ll. 14-15, 17). 'Imrān b. Ibrāhīm devait savoir qu'il convenait de modérer sa parole par écrit, car sa lettre pouvait être ouverte et lue par quiconque entre le Fayoum et Fustāt.

De manière plus générale, notre auteur demande à « Dieu de rendre cette année meilleure, car elle est pénible ! ». Tout cela suggère que l'oasis, et peut-être d'autres régions d'Égypte, sont en proie à des troubles. Pour quelle raison ? Peut-on relier ces allusions à des événements connus de l'histoire égyptienne ? Le Fayoum lui-même est peu mentionné dans les chroniques : espace rural situé à une petite centaine de kilomètres de Fustāt, il n'est pas connu pour avoir été impliqué dans les grandes révoltes agraires qui secouèrent surtout le Delta entre le début du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle et le début du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle<sup>(48)</sup>. Plusieurs hypothèses peuvent néanmoins être avancées et évaluées sur la base des indices fournis par l'auteur de la lettre.

Cette agitation pourrait tout d'abord résulter d'une crise économique qui aurait entraîné une révolte. 'Imrān rapporte en effet « qu'il n'y a plus d'eau dans le canal du Fayoum », ce que nous avons jusqu'ici interprété comme un signe de sa venue au moment où le Nil, après la crue, était sur le point de retomber à son point le plus bas. Alternativement, ce bas niveau des eaux pourrait être la conséquence d'une sécheresse. Dans l'hypothèse où l'auteur de la lettre serait identifiable au receveur de taxes homonyme actif dans le Fayoum en 256/869-870, en 259/872-873 et en 269/882-883 et le destinataire à un *muḥaddit* du III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle, il serait tentant de faire coïncider cette situation avec l'année 278/891-892 où, selon les dires qu'Ibn Taġrī Birdī (m. 874/1470) rapporte d'après d'autres historiens, le niveau du fleuve descendit si bas qu'il disparut, ce qui occasionna une flambée des prix dans toute l'Égypte<sup>(49)</sup>. Cependant, les chroniqueurs n'évoquent pas de révolte rurale cette année-là. Ibn Taġrī Birdī mentionne par ailleurs les doutes de l'historien al-Dahabī (m. 748/1348) à propos de cet épisode, en raison du fait qu'al-Musabbihī (m. 420/1030) n'en parle pas<sup>(50)</sup>. L'existence historique de cette crise est donc controversée, et par ailleurs le niveau d'étiage évoqué par le même Ibn Taġrī Birdī pour l'an 278 n'est pas particulièrement bas puisqu'il est de 5 coudées et 17 doigts (11,89 mètres)<sup>(51)</sup>. Cette hypothèse s'avère donc fragile et d'autres pistes doivent être envisagées à partir des événements militaires impliquant le Fayoum et évoqués par les chroniqueurs :

(1) Une grande révolte éclata à Alexandrie en *rabī'* II 252/avril-mai 866, sous le gouverneur Yazīd b. 'Abd Allāh al-Turkī (r. 242-253/856-867), pour des motifs peu clairs<sup>(52)</sup>. Elle

(48) Voir M. S. A. MIKHAIL, *From Byzantine to Islamic Egypt. Religion, Identity and Politics after the Arab Conquest* (Londres-New York : I.B. Tauris, 2014), pp. 118-127.

(49) IBN TAĠRĪ BIRDĪ, *al-Nuġūm al-zāhira fī mulūk Miṣr wa-l-Qāhira* (Le Caire : Dār al-kutub al-miṣriyya, 1929-1972), III, p. 77-78. Cf. O. TOUSSOUN, *Mémoire sur l'histoire du Nil*, II, p. 455.

(50) IBN TAĠRĪ BIRDĪ, *al-Nuġūm al-zāhira*, III, p. 77.

(51) IBN TAĠRĪ BIRDĪ, *al-Nuġūm al-zāhira*, III, p. 79 ; O. TOUSSOUN, *Mémoire sur l'histoire du Nil*, II, p. 374. L'étiage, ou niveau minimal du fleuve, est appelé *al-mā' al-qadīm* chez Ibn Taġrī Birdī. Selon al-Maqrīzī, il s'agit du niveau du Nil constaté juste avant la crue, qu'on a l'habitude d'annoncer le 27 *ba'ūna* (21 juin) après l'avoir mesuré le 13 *ba'ūna* (7 juin). AL-MAQRĪZĪ, *al-Mawā'iz wa-l-i'tibār*, I, p. 159.

(52) Gaston Wiet propose que cette révolte eut peut-être lieu en réaction à la politique fiscale du directeur des finances Ibn al-Mudabbir. G. WIET, *L'Égypte arabe de la conquête arabe à la conquête ottomane, 642-1517 de l'ère chrétienne* (Paris : Plon, 1937), p. 80. Michael Brett souligne néanmoins que les chefs étaient des soldats, ce qui suggère plutôt une révolte de type factionnel au sein de l'élite militaire. M. BRETT, « The Fatimid



était dirigée par Ğābir b. al-Walīd al-Mudliġī. De nombreux membres de sa tribu, les Banū Mudliġ, tant arabes que *mawālī*, le rejoignirent<sup>(53)</sup>. En dépit des efforts du gouverneur d'Alexandrie pour mater la révolte, celle-ci s'étendit à toute la région. Un officier chrétien, Ğurayġ al-Našrānī al-Ĥāris (« le garde »), le Nubien Abū Ĥarmala et le ʿAlīde ʿAbd Allāh b. Aḥmad b. Muḥammad b. Ismāʿīl b. Muḥammad b. ʿAbd Allāh b. ʿAlī b. al-Ḥusayn b. ʿAlī b. Abī Ṭalīb, dit Ibn al-Arqaṭ, rallièrent le mouvement, qui attira également un grand nombre de bédouins. Ğābir b. al-Walīd confia les régions qu'il gagnait à ses subalternes, qui commencèrent à y percevoir l'impôt. Afin d'aider le gouverneur à réduire cette révolte, le califat abbasside lui envoya Muzāḥim b. Ḥāqān à la tête d'une grande armée (*raġab* 252/août 866). Les forces combinées de Yazīd b. ʿAbd Allāh et de Muzāḥim b. Ḥāqān leur permirent de regagner du terrain et d'obtenir la reddition de plusieurs auxiliaires de Ğābir b. al-Walīd.

Néanmoins ce dernier refusait de se rendre. Sur ordre du calife, Muzāḥim remplaça Yazīd b. ʿAbd Allāh à la tête de l'Égypte, mais continua de l'employer pour réduire la rébellion et lui donna pour mission spécifique de pourchasser Ğābir. Après un accrochage à Tarūġa (dans le Delta) en *ġumādā* I 253/mai 867, puis un combat entre Ğābir et Azġūr, le préfet de police, près d'al-Ġīza le 13 *ġumādā* II 253/20 juin 867, Ğābir b. al-Walīd prit la direction du Fayoum. Il descendit à al-Baṭs<sup>(54)</sup>, puis attaqua et tua des Bédouins à Banhamat<sup>(55)</sup>. Le gouverneur Muzāḥim b. Ḥāqān repartit alors à sa poursuite et rejoignit Ğābir à mi-distance entre Banhamat et Aqnā<sup>(56)</sup>. Ğābir b. al-Walīd perdit la bataille qui s'ensuivit et s'enfuit à

Revolution (861-973) and its Aftermath in North Africa », dans J. D. FAGE (éd.), *The Cambridge History of Africa. Volume 2. From c. 500 BC to AD 1050* (Cambridge : Cambridge University Press, 1978), p. 591.

(53) Al-Kindī écrit *ġamʿ kaṭīr min banī Mudliġ al-ṣulbiyya wa-l-mawālī*. AL-KINDĪ, *Kitāb al-wulāt*, dans *The Governors and Judges of Egypt*, éd. R. GUEST (Leyde : Brill, 1912), p. 205. M. Brett propose de voir dans le mot *ṣulbiyya* une allusion à des chrétiens (M. BRET, « The Fatimid Revolution », p. 591). Cette interprétation ne nous semble pas justifiée. *Ṣulb* désigne en effet la lignée ancienne, généalogique, et son emploi en apposition à *banī Mudliġ* permet d'expliquer qui, parmi les membres de cette tribu, se joignit au révolté. *Al-ṣulbiyya* désigne donc les membres « de sang » de cette tribu, par opposition à ses clients (*mawālī*).

(54) Il s'agit de Mīnyat al-Baṭs (voir AL-NĀBULUSĪ, *The Villages of the Fayyūm*, p. 226), qui se situe au niveau de la ville moderne de Ṭāmiya, laquelle constituait la porte septentrionale du Fayoum pour qui faisait la route par voie de terre depuis la capitale.

(55) Les manuscrits des auteurs médiévaux qui le mentionnent (Ibn Ḥawqal, al-Idrīsī, al-Maqrīzī et al-Nābulusī) orthographient le toponyme de diverses manières, principalement sous sa forme Tanhamat, Ṭayhamat, mais aussi Tayhat ou encore Banhamat. Un papyrus récemment publié montre que le toponyme arabe doit être identifié au village connu en grec sous la forme Φαναματ et qu'il faut en conséquence le lire Banhamat ; sur cette équivalence, voir L. BERKES & N. VANTHIEGHEM, « Maṭar and Metron in Papyri: The Greek Origin of an Arabic Measure », *Journal of Juristic Papyrology* 49 (2019), p. 40. À la lecture d'al-Nābulusī, il apparaît que le village en question se trouvait dans le sud-ouest de l'oasis, à proximité du canal Tanabṭawayh. En raison de l'assèchement de ce canal, il était abandonné à l'époque de la rédaction du *Ta'riḥ al-Fayyūm*. AL-NĀBULUSĪ, *The Villages of the Fayyūm*, p. 47 ; sur la désertification du sud du Fayoum, voir Y. RAPOPORT, *Rural Economy and Tribal Society*, pp. 53, 58. Si l'on en croit al-Maqrīzī, la bourgade était le point de départ de ce qu'il appelle le canal occidental (*al-ḥalīġ al-ġarbī*). AL-MAQRĪZĪ, *al-Mawāʿiẓ wa-l-i'tibār*, I, p. 664. Nous serions tentés de croire que ce canal occidental correspond au Baḥr Dilya. La carte du Fayoum proposée par Rhuvon GUEST dans *The Governors and Judges of Egypt*, O2, situe plutôt Tanhamat/Banhamat à l'ouest d'Aqnā.

(56) Le village d'Aqnā, qui est mentionné dans *Chrest. Khoury* I 65, est situé à l'ouest de Madīnat al-Fayyūm, sur le bord du lac Qārūn. Il correspond au village de Kva que mentionnent les papyrus grecs. Voir à ce sujet C. RÖMER, *The Fayoum Survey Project: The Themistou Meris. Volume A. The Archaeological and Papyrological Survey* (Louvain : Peeters, 2019), pp. 328-332. Cf. Y. RAPOPORT, *Rural Economy and Tribal Society*, p. 54, 56.

Ġanbawayh, un village du district d'al-Badaqūn, dans le Delta occidental (al-Ḥawf al-ġarbī) (57). Muzāḥim retourna pour sa part à Fustāṭ le 11 *raġab*/17 juillet 867. Ġābir finit par capituler et le gouverneur lui accorda un sauf-conduit (*amān*) ainsi qu'à six de ses acolytes. Il fut un temps emprisonné à Fustāṭ afin, dit al-Kindī, de le protéger contre les tentatives d'assassinat, puis envoyé en Irak en *raġab* 254/juin-juillet 868 (58).

L'épisode fayoumique de cette révolte se situe entre la fin juin et le début juillet 867 – à une période où les eaux du Nil commençaient à monter –, ce qui semble incompatible avec le contexte saisonnier de notre lettre si, comme nous le supposons, elle fut écrite après la décrue.

(2) L'agitation relevée au Fayoum par notre auteur pourrait être liée aux tentatives répétées de conquête de l'Égypte par les Fatimides. Lors de leur première expédition contre la province, ceux-ci avancèrent jusqu'au Fayoum en *ġumādā* II 302/fin décembre 914, avant d'être repoussés par les troupes du gouverneur d'Égypte et les renforts envoyés de Bagdad. Le missionnaire ismaélien Idrīs 'Imād al-Dīn (m. 872/1488) offre le récit le plus détaillé de cette expédition. Al-Qā'im, héritier présomptif du calife 'Abd Allāh al-Mahdī (r. 297-322/910-934), marcha sur l'Égypte à la tête d'une armée de Kutāma et entra à Alexandrie le 14 *rabī'* II 302/6 novembre 914, un peu plus de deux mois après que la ville eut été prise par le commandant fatimide Ḥubāsa b. Yūsuf. Après une bataille contre les troupes égyptiennes entre Alexandrie et Fustāṭ, qui se termina le 28 *ġumādā* I 302/19 décembre 914, al-Qā'im, à court de vivres, se dirigea vers le Fayoum le 2 *ġumādā* II 302/23 décembre 914 pour s'y ravitailler (59). Une avant-garde de son armée l'y précéda et commença par piller l'oasis. À son arrivée, al-Qā'im punit de mort les soldats indisciplinés et accorda sa protection (*amān*) aux habitants. Il repartit le 13 *ġumādā* II 302/3 janvier 915 pour aller combattre les troupes égyptiennes près des pyramides de Gizeh. Après une autre bataille entre Fustāṭ et le Fayoum, qui tourna à l'avantage des Égyptiens, al-Qā'im repartit pour Alexandrie le 26 *ġumādā* II 302/16 janvier 915. L'arrivée de l'eunuque Mu'nīs al-Muẓaffar, envoyé par le calife abbaside al-Muqtadir (r. 295-320/908-932), le 25 *muḥarram* 303/10 août 915 (60), donna définitivement le dessus aux Égyptiens. Affamé, al-Qā'im dut quitter Alexandrie le 10 *rabī'* I 303/23 septembre 915 et, selon Idrīs 'Imād al-Dīn, serait revenu dans le Fayoum où il serait demeuré jusqu'à ce qu'al-Mahdī le rappelle à Raqqāda (61). Il est cependant

(57) Voir AL-MAQRĪZĪ, *al-Mawā'iz wa-l-i'tibār*, I, pp. 196, 197.

(58) AL-KINDĪ, *Wulāt*, pp. 205-210 ; IBN TAĠRĪ BIRDĪ, *al-Nuġūm al-zāhira*, II, p. 337. Sur cette révolte, voir également H. KENNEDY, « Egypt as a Province of the Islamic Caliphate », dans C. F. PETRY (éd.), *The Cambridge History of Egypt* (Cambridge : Cambridge University Press, 1998), p. 85.

(59) Il faut probablement lire *li-laylatayn ḥalatā* au lieu de *li-laylatayn baqiyatā*, comme le propose H. HALM, *The Empire of the Mahdī. The Rise of the Fatimids* (Leyde : Brill, 1996), p. 202. En effet, 'Imād al-Dīn dit plus loin qu'al-Qā'im repartit 13 *ġumādā* II 302/3 janvier 915. IDRĪS 'IMĀD AL-DĪN, *Tā'riḥ al-ḥulafā' al-fāṭimiyyīn bi-l-Maġrib. Al-qism al-ḥāṣṣ min Kitāb 'uyūn al-aḥbār*, éd. M. AL-YA'LĀWĪ (Beyrouth : Dār al-ġarb al-islāmī, 1985), pp. 196-197.

(60) H. Halm, qui se fonde sur d'autres sources, date cette arrivée d'avril 915. H. HALM, *The Empire of the Mahdī*, p. 205.

(61) IDRĪS 'IMĀD AL-DĪN, *Tā'riḥ al-ḥulafā' al-fāṭimiyyīn*, pp. 194-209, 234. Cf. AL-ṬABARĪ, *Tā'riḥ al-rusul wa-l-mulūk*, éd. M. ABŪ L-FAḌL IBRĀHĪM (Le Caire : Dār al-ma'ārif, 1967), X, pp. 149-150 ; AL-KINDĪ, *Wulāt*, pp. 269-273 ; AL-NU'MĀN, *Kitāb iftitāḥ al-da'wa*, éd. F. AL-DAŠRĀWĪ (Tunis : al-Šarika al-tūnisiyya li-l-tawzī', 1975), p. 326 ; IBN AL-'IDĀRĪ, *al-Bayān al-muġrib fi iḥtišār aḥbār mulūk al-Andalus wa-l-Maġrib*, éd. B. 'AWWĀD MA'RŪF & M. BAŠŠĀR 'AWWĀD (Tunis : Dār al-ġarb al-islāmī, 2013), I, p. 193 ; AL-MAQRĪZĪ, *Itti'āz al-ḥunafā' bi-aḥbār al-a'imma al-fāṭimiyyīn al-ḥulafā'*, éd. Ġ.-D. AL-ŠAYYĀL (Le Caire : Laġnat ihyā' al-turāṭ al-islāmī, 1968), I, pp. 68-69 ; AL-MAQRĪZĪ, *al-Mawā'iz wa-l-i'tibār*, II, p. 115 ; G. WIET, *L'Égypte arabe*, p. 121 ; H. HALM, *The Empire of the Mahdī*, pp. 202-206.

probable que ʿImād al-Dīn fusionne ici son récit avec l’occupation du Fayoum par les Fatimides qui se produisit quelques années plus tard, lors de leur seconde tentative d’invasion de l’Égypte, et qu’al-Qāʿim quitta Alexandrie quelques mois plus tôt pour s’en retourner directement à Raqqāda <sup>(62)</sup>.

L’arrivée de troupes fatimides au Fayoum en décembre 914, alors que la décrue approchait de son terme, semble compatible avec la situation décrite dans la lettre de ʿImrān b. Ibrāhīm. Ce dernier pourrait donc être parvenu au Fayoum en même temps que l’avant-garde berbère soumettait la région au pillage, ou au moment où al-Qāʿim arrivait à son tour. Dans cette hypothèse, qui sont les trente cavaliers auxquels il a affaire à Mahīmsī ? S’agit-il de soldats fatimides ? Ou au contraire d’Égyptiens dépêchés depuis Fustāṭ pour protéger le grenier situé à proximité ? Il faut remarquer que l’auteur emploie deux termes différents dans sa lettre. Les cavaliers qui s’installent chez son hôte appartiennent au *ḡund* (ll. 6, 8), un terme généralement utilisé en Égypte pour désigner l’armée régulière stationnée dans la capitale. En revanche, pour évoquer « les soldats » qui « occupent » les habitants du Fayoum, ʿImrān emploie celui de *ʿasākir* (l. 18) <sup>(63)</sup>. Les deux termes se recourent-ils ? Se pourrait-il que les « soldats » mentionnés à la fin de la lettre n’appartiennent pas au même camp que les cavaliers de l’armée régulière, et qu’il s’agisse donc de troupes fatimides ? Peut-être, si ce scénario est juste, l’hôte de ʿImrān, Hāšim, dut-il se rendre au *dīwān* pour répondre à la convocation des Fatimides, qui purent tenter de mettre la main sur l’administration fiscale de l’oasis comme ils le firent quelques années plus tard.

(3) En 306/919, de nouvelles troupes fatimides venues d’Ifrīqiyya et menées par al-Qāʿim s’emparèrent d’Alexandrie, suivies d’une flotte qui débarqua dans la même ville. Al-Kindī (m. 350/961) relate que les Fatimides firent une descente sur le Fayoum au début de l’été 308/920, en chassèrent les troupes abbassides et s’y installèrent. Ils occupèrent ainsi le Fayoum et une partie de la vallée du Nil, jusqu’à al-Ušmūnayn, pendant un an, bloquant l’arrivée de blé à Fustāṭ, ce qui provoqua une flambée des prix <sup>(64)</sup>. Al-Qāʿim lui-même était basé à Madīnat al-Fayyūm, d’où il administrait la partie de l’Égypte qui lui était soumise, assisté par un directeur de l’impôt, Yaʿqūb b. Iṣḥāq al-Tamīmī <sup>(65)</sup>. En *ṣafar* 309/juillet 921, le gouverneur d’Égypte Takīn et le chambellan Muʿnis, qui avait à nouveau été dépêché de Bagdad pour combattre les Fatimides, marchèrent contre ces derniers, suivis par une immense flotte, et bloquèrent le goulet d’al-Lāḥūn qui commandait l’entrée fluviale dans le Fayoum. Pris dans la souricière de la dépression fayoumique, les Fatimides s’enfuirent sans résister.

(62) Voir H. HALM, *The Empire of the Mahdī*, pp. 206 et 208 n. 239.

(63) On notera que ce terme n’est pas attesté dans les documents arabes avant l’époque fatimide, sinon dans *P. Ragib Lettres* 13, 11, où il est question des soldats de la capitale impériale, sans doute Samarra. Le terme *ḡund* apparaît en revanche à de nombreuses reprises, tant dans les documents arabes (voir notamment *P. Cair. Arab.* III 148 et *P. World* p. 134) que dans les documents coptes (voir notamment *CPR* XII 32 et *P. Utah Inv.* 689 verso, écrit au dos d’un document arabe daté de juin-juillet 904).

(64) C’est peut-être à la faveur de cette seconde occupation que des hommes de l’armée (ΝΕΡΩΜΕ ΠΛΑΚΕΙΩ), mentionnés dans *P. Fay. Copt.* 45, se virent octroyer des quantités de vin entre le 16 Tybi (28 décembre) et le 26 Payni (20 juin) d’une année indéterminée. De même, il n’est pas impossible que le compte *PERF* 709 (= *P. World*, p. 134), qui précise les dépenses réalisées (fromage, huile, froment, viande) pour des fantassins, des cavaliers et leurs montures dans le Fayoum et la province voisine d’Ihnās, ait été rédigé à l’occasion de cette même campagne fatimide. Tout cela reste bien entendu très conjectural.

(65) IDRIS ʿIMĀD AL-DĪN, *Tāʿriḥ al-ḥulafāʾ al-fāṭimiyyin*, p. 234.

Abū Qābūs Maḥmūd b. Ḥamak, envoyé par Mu'nis, pénétra dans le Fayoum et tua quelques Berbères avant que les troupes abbassides ne retournent au camp fortifié d'al-Ġīza<sup>(66)</sup>.

Cette troisième hypothèse ne semble pouvoir correspondre au contexte de notre lettre, car l'arrivée des Fatimides au Fayoum, tout comme celle des troupes abbassides, se produisit en été, pour les premiers avant la crue et pour les seconds à son commencement – l'arrivée de la flotte abbasside jusqu'à al-Lāhūn en juillet 921 en témoigne –, et non au moment du recul des eaux comme le suggère 'Imrān b. Ibrāhīm.

(4) Une quinzaine d'années plus tard, d'autres événements militaires impliquèrent le Fayoum. Al-Kindī évoque des guerres factionnelles en 323/935, dans un contexte qui précède l'arrivée au pouvoir des Ikhshidides. Le gouverneur Aḥmad b. Kaygalağ tentait alors de garder l'Égypte contre d'autres prétendants, notamment Muḥammad b. Takīn et Muḥammad b. Ṭuğğ, le futur al-Iḥšīd. Il était secondé en cela par Ḥabašī b. Aḥmad, chef des troupes maghrébines d'Égypte<sup>(67)</sup>. Lorsque Muḥammad b. Ṭuğğ fut nommé gouverneur par le calife abbasside al-Rāḍī (r. 322-329/934-940) en *ramaḍān* 323/août 935, Ibn Kaygalağ dut s'incliner, mais Ḥabašī et ses hommes se rendirent au Fayoum. Šā'id b. Kalamlam, chef de l'armée de Muḥammad b. Ṭuğğ, partit à leur poursuite en bateau le 3 *šawwāl* 323/5 septembre 935. Comme 'Imrān b. Ibrāhīm, il remonta le canal al-Manhā (Baḥr Yūsuf), puis, d'al-Lāhūn, se dirigea vers le Fayoum où il combattit Ḥabašī. Ce dernier remporta la victoire le 20 *šawwāl*/22 septembre et marcha ensuite sur Alexandrie<sup>(68)</sup>. Ce calendrier semble *a priori* peu compatible avec notre lettre, car en *šawwāl* 323/septembre 935 la crue était encore à son point le plus élevé. Il faudrait, pour associer ces événements à ceux auxquels 'Imrān b. Ibrāhīm fait allusion, que ce dernier soit resté plusieurs semaines à Mahīmsī, le temps que le fleuve redescende et que le canal du Fayoum s'assèche. Or l'auteur de la lettre semble plutôt indiquer qu'à peine quelques « jours » se sont écoulés entre son arrivée en barque dans l'oasis et le moment où le canal du Fayoum est devenu impraticable. Quand bien même il y aurait passé plusieurs semaines – ce que l'on ne peut exclure –, la nature du support suggère une datation plus ancienne : à cette époque, en effet, le papyrus semble avoir largement cédé sa place au papier.

\* \* \*

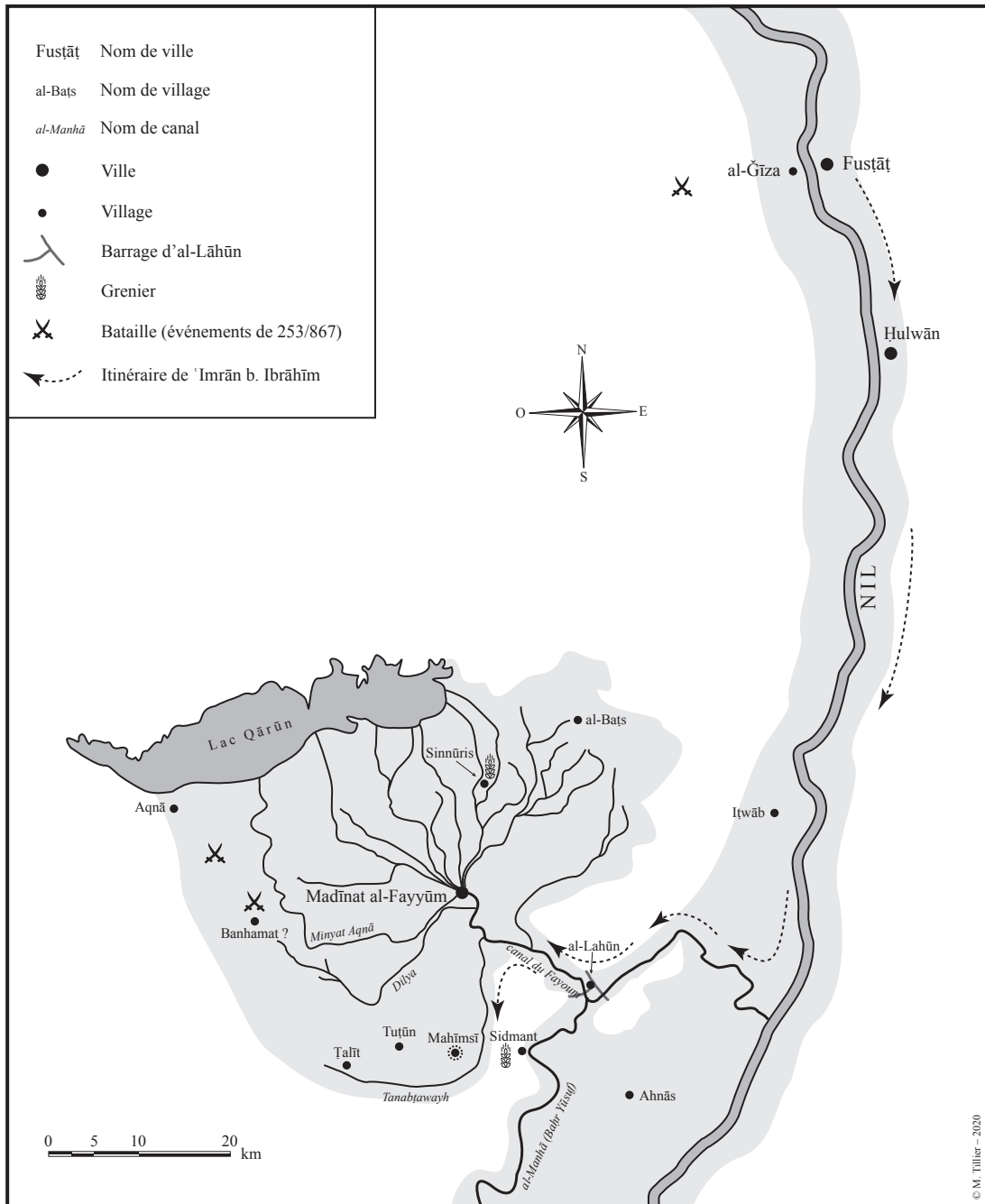
Si, comme nous le proposons, l'abaissement de l'eau dans le canal du Fayoum signifie que 'Imrān b. Ibrāhīm voyagea à l'automne ou au début de l'hiver, seule la tentative d'invasion de l'Égypte par les Fatimides en 302/914 (hypothèse n° 2), qui se traduisit par des pillages et une occupation temporaire du Fayoum à la fin décembre de cette année-là, est compatible avec ce calendrier. Si Abū Šayba Dā'ūd b. Ibrāhīm b. Dā'ūd b. Yazīd b. Rūzbeh doit

(66) AL-KINDĪ, *Kitāb al-wulāt*, p. 277 ; AL-BALAWĪ, *Sīrat Aḥmad b. Ṭūlūn*, éd. M. KURD 'ALĪ (Damas : al-Maktaba al-'arabiyya, 1939), pp. 102-103 ; 'ARĪB B. SA'D AL-QURṬUBĪ, *Šīla Ta'riḥ al-Ṭabarī*, dans *Ta'riḥ al-Ṭabarī*, éd. M. ABŪ L-FAḌL IBRĀHĪM (Le Caire : Dār al-ma'ārif, s.d.), pp. 73, 75, 78-79 ; AL-MAQRĪZĪ, *Itti'āz al-ḥunafā'*, I, p. 71 ; IBN TAĠRĪ BIRDĪ, *al-Nuğūm al-zāhira*, III, pp. 195-196 ; IBN AL-'IDĀRĪ, *al-Bayān al-muğrib*, I, pp. 200-201. Ces événements sont décrits dans le détail par H. HALM, *The Empire of the Mahdī*, pp. 206-212. Cf. G. WIET, *L'Égypte arabe*, p. 123.

(67) Les troupes « maghrébines » (*mağāribā*) du califat abbasside n'étaient pas originaires du Maghreb mais furent constituées, à l'origine, d'Égyptiens recrutés dans le Delta occidental. Voir M. S. GORDON, *The Breaking of a Thousand Swords. A History of the Turkish Military of Samarra (A.H. 200-275/815-889 C.E.)* (Albany : State University of New York Press, 2001), p. 38.

(68) AL-KINDĪ, *Kitāb al-wulāt*, pp. 285-287 ; IBN TAĠRĪ BIRDĪ, *al-Nuğūm al-zāhira*, III, pp. 242-244 (Ibn Taġrī Birdī ne mentionne cependant pas d'incident au Fayoum). Cf. G. WIET, *L'Égypte arabe*, pp. 127-128.

bien être identifié au destinataire de notre lettre, celui-ci aurait alors été un vénérable vieillard d'environ 80 ans. Cette hypothèse permettrait accessoirement de mieux comprendre pourquoi l'auteur prend tant de précautions oratoires vis-à-vis de Hāsim : si le Fayoum est alors la proie d'un raid fatimide, il cherche peut-être à préserver son hôte de toute accusation de collusion avec l'ennemi au cas où sa missive tomberait entre les mains de l'armée régulière.



CARTE 1. — De Fustāt au Fayoum par la voie navigable

Faute de détails suffisants, l'identification de cet événement comme arrière-plan historique de notre lettre demeure bien entendu conjecturale. Ces différents épisodes montrent néanmoins à quel point le Fayoum constituait un espace stratégique à la fin du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> et au début du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, dans un contexte qui vit se multiplier les guerres sur le territoire égyptien. Les richesses agricoles de cette oasis en faisaient un point d'ancrage privilégié pour des rebelles ou pour une armée de conquête, qui pouvaient s'y ravitailler tout en coupant l'un des principaux approvisionnements en grain de Fustāt. Que l'année « pénible » évoquée par ʿImrān (l. 20) corresponde ou non à 302/914, le choix de placer des cavaliers à Mahīmsī s'explique vraisemblablement par la position stratégique de ce bourg, point de passage menant aux greniers voisins du monastère de Sidmant, qu'il fallait à tout prix sécuriser pour éviter que les ennemis ne s'en emparent et ne privent la capitale de son approvisionnement.

### CONCLUSION

Bien que la lettre ne soit pas datée, le croisement de données prosopographiques, hydrographiques et événementielles auxquelles elle fait allusion permet une datation hypothétique de *ḡumādā* II 302/fin décembre 914-début janvier 915, soit lors de la première tentative d'invasion de l'Égypte par les Fatimides. En dépit de l'apparente banalité des événements que son auteur y rapporte, cette missive constitue ainsi un témoignage rare des troubles politiques qui secouèrent le nord de l'Égypte à cette époque. La lettre elle-même ne contient néanmoins pas suffisamment de détails pour étayer fermement cette hypothèse, et il se peut que les opérations militaires évoquées correspondent à d'autres événements n'ayant pas laissé de traces dans les sources historiographiques. En dépit de cette incertitude, le témoignage de ʿImrān b. Ibrāhīm permet de mieux apprécier l'importance stratégique du Fayoum en cas de menace sur la capitale égyptienne, mais aussi d'entrevoir les tactiques mises en œuvre tant par des rebelles ou des envahisseurs pour s'emparer de ses ressources que par l'armée régulière pour assurer sa défense. Les premiers devaient, pour se ravitailler, mettre la main sur les greniers de l'oasis, et les seconds leur en barrer l'accès pour préserver Fustāt. Les cavaliers de l'armée régulière qui se positionnèrent dans le bourg méridional de Mahīmsī avaient sans doute pour mission de protéger celui de Sidmant, l'un des principaux points de stockage du blé produit dans le Fayoum et expédié vers la capitale.

Outre son intérêt pour l'histoire événementielle, la missive offre en passant des informations relatives à la navigation entre la capitale et l'oasis. Les cinq jours que dit avoir mis ʿImrān b. Ibrāhīm pour rejoindre sa destination depuis Fustāt concordent assez bien avec les quatre jours que de nombreuses sources prémodernes considèrent comme la durée de voyage habituelle pour atteindre le Fayoum depuis la pointe du Delta. Cette missive est aussi unique pour l'époque en ce qu'elle paraît écrite par un lettré qui déploie des efforts stylistiques à destination d'un autre lettré, usant de tournures rares, d'expressions proverbiales et d'une syntaxe recherchée. Même les lettres du marchand d'étoffes Abū Hurayra, dont la partie encore inédite des archives montre qu'il avait dû bénéficier d'une bonne éducation – faite entre autres d'un apprentissage du droit et du hadith –, n'affichent pas une telle recherche stylistique<sup>(69)</sup>.

*Sorbonne Université – UMR 8167 Orient et Méditerranée*

Mathieu TILLIER

*CNRS-IRHT*

Naïm VANTHIEGHEM

(69) La partie littéraire de ses archives est en cours d'étude par nos soins.